

CULTURES URBAINES

Séance du 12 avril – Corps urbains, corps humains 2

Contribution d'Yves Clerget

MARCHER

Tout d'abord permettez-moi d'être très « urbain et métropolitain », en vous présentant d'entrée de jeu « toutes mes excuses pour la gêne occasionnée » par la marche de plus en plus chaotique de mon élocution et en vous « remerciant de votre compréhension ».

L'évolution de ma parole suit d'ailleurs le rythme de mes difficultés à marcher pendant les promenades urbaines qui occupent beaucoup de mon énergie depuis 20 ans au Centre Pompidou, à raison d'une cinquantaine par an. Ma démarche intellectuelle ne me semble pas trop en souffrir (mais ce n'est pas à moi d'en juger) ; quant à la démarche corporelle, celle qui compte tout de même beaucoup pour notre petit exposé de ce soir, elle suit la voie de la voix.

Nous tenterons donc l'expérience ce soir de présenter une contribution orale avec un bègue qui cherchera à vous parler de la marche d'un invalide en puissance. Déjà, que d'histoires de marches et de démarches personnelles ; j'en relève la gageure. De toute manière, si nécessaire, des personnes disponibles sont prêtes à lire mon texte.

Parler et marcher, ce n'est pas toujours le pied ni la fête ; pour moi c'est aussi une tendance à la festination, pour parler latin comme les médecins, qui n'a rien à voir avec le festin mais tout avec la projection de son centre de gravité hors de son corps ; ce qui précipite rapidement son corps hors de lui-même parfois jusqu'à la chute. Nous voilà au cœur de la marche, que les physiologistes caractérisent comme un déséquilibre avant compensé par les mouvements des masses corporelles dynamiques, propulsion qui garde le contact avec le sol tout en évitant la chute ...

Heureusement que l'on ne se limite pas à la marche proprement dite pour voyager, tant physiquement que dans l'imaginaire des promenades urbaines : comme le soulignait Olivier Darné, artiste agitateur apiculteur, récemment sur France Inter, « les plus belles promenades urbaines que j'ai faites, je les ai faites en marchant dans ma tête avec des gens qui me racontaient des histoires ».

Il pose ses ruches en pleine métropole, jusqu'à notre parvis ici même devant le Centre Pompidou, d'où il rayonne en organisant des promenades urbaines mettant en scène les abeilles, médium tout à fait insolite et fabuleux. C'est une invitation aux voyages, à marcher dans les aires de butinage, à découvrir leur faune et leur flore urbaines, à créer des échanges entre les habitants, à dire leurs pratiques de jardinage, leur goût pour les plantes et les fleurs, mais aussi à construire des liens et des solidarités ; à collecter des narrations en se racontant des histoires de pollinisations végétales, urbaines et humaines.

La fête, alors, c'est le partage du butin, c'est goûter les morceaux de ville butinés en dégustant leur miel, ressource offerte à tous.

Nos corps sensibles, urbains et humains, marchent donc bien dans la tête et dans la puissance du symbole, c'est-à-dire du partage.

Marcher, c'est aussi fouler aux pieds, marquer le territoire de son pas, de son passage, se l'approprier et construire l'espace limite de son expansion. On retrouve cette zone tampon, cet espace de transition aux confins du territoire dans l'expression " les marches du royaume ", mais aussi, pour nous urbains/humains du 21ème siècle, dans toutes ces limites, frontières réelles et symboliques qui fragmentent nos milieux urbains et commandent impérieusement pour la survie même de nos villes, des passages des franchissements - penser au périif à Paris (qu'il soit grand ou petit).

Souvent bordées de friches urbaines disponibles et dévalorisées, ces lieux d'entre-deux suscitent la convoitise, riche de transformations urbaines possibles. Devenus enjeux métropolitains majeurs, ils seront pris comme nouveau terrain d'aventure : celui des concours de projets et des propositions novatrices tant architecturales qu'urbaines (débat sur les tours, le devenir de la plaine St Denis, la ceinture de verre, les HBM et HLM de ceinture, le périphérique et la relation Paris-Banlieue, etc.).

Marcher là c'est donc aussi voir ce qui s'y passe, veiller aux transformations urbaines, découvrir ce que cache le blanc des cartes. C'est dans cet esprit que nous avons réalisé avec le CRDP de Créteil le dvd "Explorateurs de Limites".

Mais le champ reste ouvert : nos pas s'inscrivent dans le sol à notre insu, et Alain Nahoum, artiste photographe et réalisateur, nous a révélé, lors d'une promenade urbaine, toutes ces traces sur les bandes des passages piétons que notre regard peut transfigurer en images et même en œuvres d'art à la barbe des passants médusés.

Marcher ?

En gros, je retiendrais 3 types de marcher :

1) Marcher vers un but, de A vers B, ce qui se passe entre A et B n'a pas d'importance. Exemples : Marcher sur une ville à prendre, un territoire à conquérir ou à reconquérir.

Cette marche est métaphorisée en un lieu symbolique par le défilé de la victoire. " Marchons, marchons, qu'un sang impur... ".

La Marseillaise nous rappelle évidemment la marche des armées avec leur clique et leurs chants ; en miroir, on pense aussi aux défilés militants et combatifs, aux manifestations de protestations (comme la marche des Beurs, la marche des fiertés) qui n'existent que dans l'espace de leur trajet ritualisé.

2) Marcher en suivant un parcours, par exemple, un pèlerinage avec ses étapes, où le cheminement est aussi lourd de sens et d'apport que l'arrivée à destination. Dans l'univers chrétien, c'est le chemin de croix ; dans le monde moderne, c'est aussi les trajets ludiques, jeux de piste ou pédagogiques comme les parcours de découverte, parcours-nature ou parcours touristiques, souvent thématiques.

3) Marcher à l'aventure, se laisser guider par le hasard, solitaire ou à quelques uns, suivre ses pieds à la découverte de...surprises !

Telle Fernanda, actrice dramatique qui, sur les pas des surréalistes, préfère le hasard objectif pour découvrir les milieux urbains. Cette pratique dérivante rappelle évidemment, aussi, les situationnistes, comme nous le rappelle François Barré dans l'interview du dvd.

La ville comme sédimentation de nos peurs et de nos désirs. Cadre imaginaire inépuisable qui conjugue l'impasse et le passage ; l'anachronique avec l'anatopique ; les mondes sensibles et sensoriels avec les univers des sciences et des techniques.

L'archaïque y est le contemporain du moderne. Les arts et les différentes formes de la création prennent souvent la ville en otage, ainsi, depuis leur point de vue, leur angle de vue, peuvent-ils éclairer, révéler et faire sentir des réalités urbaines mouvantes mieux qu'un exposé savant, docte, qui pourrait clore le débat. C'est pourquoi les promenades urbaines optent souvent pour la présence active de créateurs/promeneurs.

Les promenades urbaines cherchent à combiner ces différentes déambulations, de la balade ouverte à l'imprévu jusqu'à des arrêts obligés. La règle interactive du croisement des regards doit toujours être respectée sous le regard impavide du " mégaphone, véritable sémaphore qui signale l'ouverture d'un espace public " (citation JCA).

La dérive spatio-temporelle autorisée par notre méthode me permet de me souvenir qu'à la fin de la séance du 8 mars, nous avons été interpellés par une intervention sur le traitement civilisé des questions touchant à l'hygiène urbaine. Les dispositifs civilisateurs pullulent dans nos villes.

Ce sont de véritables machines anti-gens, anti-clodos, anti-personnes ventouses, très design, voire artistiques, mais manquant pour le moins d'urbanité ou pour tout dire anti-urbaines. Cette sorte de chasse aux pauvres et aux éclopés impose à tous l'obligation d'une certaine civilité et prétend faire régner la propreté en instaurant la mobilité obligatoire et l'impossibilité physique de s'asseoir et de trouver du repos.

La séance d'aujourd'hui s'annonçait beaucoup plus positive : loin des choses qui fâchent (sexualité dans la ville et dispositifs appelés du joli nom de prévention situationnelle). Je ne sais pas si le défi sera relevé avec la marche et la danse, ou plutôt – car c'est l'infinitif qui figure dans le programme – avec Marcher et Danser. Pour moi, il l'est grâce à la résilience bien obligée qui fait du handicap un indicateur essentiel des possibles pour tous. Il est très étonnant de constater que je comprends mieux le normal et l'ordinaire grâce à mon état.

Plutôt que de ce qui entrave, il est néanmoins plus plaisant de parler de dispositifs de découverte, d'ouverture à l'autre, qui s'inventent collectivement au fur et à mesure de leur déroulement. Pour la marche en promenades urbaines les pratiques peuvent se mutualiser et se transférer des unes aux autres, encore faut-il garder des traces des promenades urbaines, les valoriser en développant des outils adéquats, entre autres par la création et le suivi d'une plate-forme d'échange de connaissances et d'expérience, grâce aux NTC appropriées.

Revenons à Marcher, qui est dynamique, suppose une motricité fonctionnelle, et constitue le fondement même de la mobilité de l'homme, de ses mouvements, voire

de ses mouvances et de ses émotions. Toutes ces mobilités supposent une décomposition du pas qui, de déséquilibre en déséquilibre, trouve un équilibre instable. Ce n'est pas si simple de marcher, de mettre un pied devant l'autre et de recommencer... J'ironise à bon compte, puisque marcher renvoie d'abord au déplacement des troupes, des piétons, mot qui désignait d'abord les fantassins.

Il s'agirait plutôt pour nous, urbains, d'un déplacement vers le troupeau, ou plutôt vers la foule urbaine moderne où chacun, avec une grande intelligence parfois inconsciente, négocie son passage, ce qui n'est pas toujours évident ; en outre l'urbain, notre urbain, a fait long feu de la ville ancienne et idéalisée – les continuités ne sont plus assurées, nos chemins sont coupés par les autoroutes, les voies ferrées, les oléoducs, les dalles, les emprises Seveso et autres. Alors pourquoi marcher là ? Par masochisme ? Non, tout simplement par nécessité et plaisir, pour se mesurer physiquement avec ces éléments de « nature urbaine », pour se les approprier, pour rejouer dans l'ici et maintenant la très ancienne histoire de la marche, archaïsme et modernité combinés. La marche n'est-elle pas le plus vieux moyen de transport humain du monde ? Et n'est-ce pas le plus moderne, à en croire les publicitaires Dédé (je veux dire développement durable) d'aujourd'hui. Modernité ancienne, de toujours, ravivée depuis qu'à l'aube du terrible 20ème siècle, Marcel Duchamp s'est confronté à la représentation d'un nu descendant l'escalier, marche à marche, et que Jules Etienne Marray saisit la décomposition de la marche idéale pour les hommes de troupe, à l'aide de son fusil chrono-photographique, préfiguration de la Grande Guerre où les tranchées et les assauts lancés combinent marcher au front et se tapir ; corps machines et corps souffrants ; moment moderne où se conjuguent chemins de fer et chemin des Dames, Ville et territoire, industrie de progrès et de mort, quand les canons marchent ?

Si j'avais un " je me souviens " de la puissance de cette modernité combinant, corps marchant et machinisme ce serait aux ruines de Reims zébrées de tranchées dans l'antique cité que je penserais, n'y a t'il rien de commun entre cette image et les métropoles d'aujourd'hui zébrées par des réseaux d'infrastructure infranchissables ?

D'ailleurs, les réseaux urbains ont gagné une première manche. Il y a de l'urbanisme partout, (on parle bien d'urbanisme rural), et donc tout toucherait à l'urbain, pendant que la vieille utopie régressive tenace qu'est la ville disparaîtrait au profit d'un centre muséographié associé à des commerces et à des équipements de loisirs.

Faut-il s'en plaindre ou s'en réjouir ? et quels sont les attendus et les présupposés idéologiques des 2 positions qui s'opposent, celle du retour à la ville et celle de l'urbain générique ? N'a-t-on pas, avec la marche et les pieds, déjà trouvé un médium tout à fait partie prenante dans les débats de la société urbaine en expansion, un modus operandi qui renoue avec l'histoire de l'espèce et de sa mobilité archaïque : car le passage à la bipédie fonde objectivement et dans le mythe le passage à l'homme. En plus, nous savons bien que le petit d'homme, l'être humain individuel, doit apprendre beaucoup de sa naissance jusqu'à l'âge adulte, et même jusqu'à la mort, à l'écoute de son corps en mouvement : posture assise, marche à 4 pattes, premiers pas, avant la marche plus ou moins « normale » (toujours un problème épineux que cette norme-là que personne n'atteint vraiment, tout comme

c'est le cas avec les canons de la beauté) ; puis dégradations, et les 3 pattes, comme dans l'énigme posée par le sphinx à Œdipe.

Les recherches en neurosciences reprennent aujourd'hui et utilisent le concept sensoriel de proprioception (sorte de 6^e sens celui de la perception sensible de son corps dans l'espace incluant les sensations du corps en mouvement et par là même la kinesthésie, et donc les temporalités réelles et sensorielles qui régissent ces mouvements successifs). Il est permis de penser que se conjuguent à nouveau et peut-être différemment la théorie qui met en parallèle le développement de l'individu humain durant sa vie, du berceau à la tombe, et la grande aventure paléontologique de l'hominisation de notre espèce, en reprenant la traditionnelle mise en regard de l'ontogenèse (évolution de l'individu) et de la phylogenèse (évolution de l'espèce). La marche, ce n'est donc pas rien ! Mais à plus forte raison en milieu urbain hostile à la bipédie, c'est-à-dire dans des étendues aujourd'hui de plus en plus vastes, incluant même des espaces ruraux, domaniaux ou forestiers. Alors, pourquoi ne pas prendre la voiture, pourquoi laisser le volant pour utiliser ses jambes ? Marcher, ascèse simpliste et artificielle ? voire artifice sans gloire et sans arts ? C'est à voir.

Je pense, bien au contraire, que là nous avons des réponses à donner ; un devoir de transmission d'expériences et de méthodes ouvertes à tout vent, ce vent « dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il va ».